Fondation Nationale

des Arts

Graphiques et

Plastiques

11, rue Berryer, 75008 Paris

instituto de arte contemporânea

Adzak

Depuis vingt-cinq ans qu'il poursuit les traces des choses, Adzak s'est formulé un véritable dictionnaire des formes. Son ambition est aussi simple qu'elle est implacable : faire l'empreinte totale du monde. Aucun objet n'est trop humble, aucune expérience trop quotidienne pour trouver une place dans ce compte rendu des apparences qui nous entourent. Ainsi l'artiste a capté, dans des empreintes en plâtre, en ciment ou en d'autres matières, des centaines de surfaces et de textures différentes (tomettes, feuilles, étoffes) ou révélé (comme à la Biennale de Venise de 1978) la transformation poignante et presque infinie des fruits que le temps dessèche.

Des poissons aux ampoules électriques, peu de formes manquent à cette encyclopédie plastique ; pourtant, l'intérêt principal d'Adzak se porte depuis toujours sur l'homme lui-même. Aucun des amis proches de l'artiste n'est passé dans son atelier sans laisser de traces concrètes : mains, pieds, têtes, corps entiers sont moulés par ce patient chercheur, modifiés au besoin, puis classés dans son immense réserve de contours.

Résolument logique (il était ingénieur avant de devenir artiste), Adzak a voulu pousser plus loin ses expériences sur le corps. Il devait être possible, pensait-il, de tout dire d'un corps — d'en faire un portrait de la vie.

Le corps — qu'il fallait immobiliser dans le plâtre ou radiographier à longueur de journée — ne pouvait être que le sien. Minutieuse, cette recherche dure déjà depuis six ans et comporte une information (dont les œuvres présentées ici ne peuvent donner qu'un aperçu) toujours plus étonnante par sa volonté de ne rien exclure. Parfois, sans doute, on hésitera à approcher de façon aussi intime et entière le corps d'un autre. Mais essentiellement ce corps est tous les corps. Dans sa complexe fragilité, dans ses secrets et, surtout, dans son destin final, Adzak, c'est nous.

Michael Peppiatt

« Dehydrated Portrait ». Photo J. Harris.

institute of contemporary arts

Guillaumon

La figure de Guillaumon, à la manière d'un baromètre ou d'une horloge, décrit le monde. Les agressions du temps qui passe et celles très généralement de l'existence, sont enregistrées sur le visage. Nous ne quittons donc pas la figuration. Mais une figuration métaphorique : à la représentation du monde se substitue une figure unique, diversement variée, qui le contient ou le reçoit.
Et cet art propose volontiers des métaphores de sa propre production. Guillaumon avalant le globe terrestre (particulièrement le petit, celui qui sert de taille-crayon aux enfants) fini par avoir mal à l'estomac. Il faut dire que l'entreprise artistique avait mal commencé. L'art, comme une baudruche, éclate à être trop sollicité. L'artiste reste penaud.
De cette image donc d'un artiste déçu, à ces autres images d'un artiste instrument d'un monde qu'il ne maîtrise pas, c'est peut-être, d'une troisième description qu'il s'agit : celle d'un art d'aujourd'hui, essentiellement transitif, sans territoire, traversé par la question de son identité.

Jean-Michel Foray

« Baudruche ».

« Guillaumon en ville ».

instituto de arte contemporanea

Erika Magdalinski

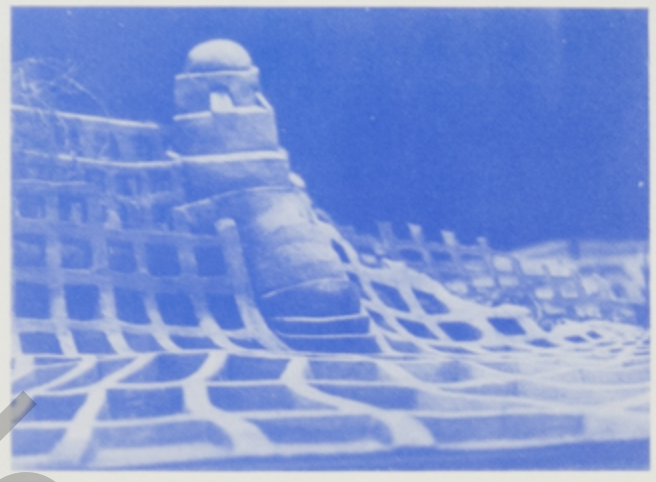
« L'art est cruel, même quand il est tendre, et c'est le plus souvent le cas, cruel comme la civilisation qu'il représente et symbolise, puisqu'il accepte, comme elle, pour réaliser son équilibre propre, d'explorer en tous sens le domaine redoutable des passions. Il joue sans cesse avec la mort, devant laquelle seul il danse, alors que tout ce qui n'est pas lui tremble, recule, dissimule ou laisse tomber ses outils de travail en la regardant. »

Elie Faure. « L'Esprit des Formes ».

La main serrée autour de leur porte-monnaie, les vieux habitants de Montmartre font leur marché.
Quand ils relèvent la tête pour étudier le prix des marchandises j'aperçois leurs visages, habituellement baissés vers le sol. Ces visages, comme ceux des nouveaux-nés, marquent les deux extrémités de notre vie. Nous nous les cachons souvent car les questions qu'ils posent sur les trois temps qu'ils suscitent restent sans limites.

instituto de arte contemporânea

Irmgard Sigg



« Décomposition d'un haut-lieu N° 1 »

« Décomposition d'un haut-lieu N° 2 »

Décomposition d'un haut-lieu N° 2

Mon premier projet était une sorte de sacrifice rituel, entouré de temples-tentes, d'une pyramide s'enfonçant dans le sol, d'un dirigeable captif. Une scène théâtrale, un peu mystique.
Un an s'est écoulé et j'ai découvert Potsdam et le château Sans-Souci : perturbation de l'ordonnance classique d'un parc dont les terrasses descendent par degrés jusqu'à une pièce d'eau. Les grands escaliers de pierre, l'étagement parfait des buis, cônes noirs, les statues encloses dans des guérites pour les protéger du délabrement hivernal, donnent une teinte métaphysique au paysage.
Le temps d'un regard, l'image pénètre et en fait surgir une autre, en attente, du champ de fouille de ma mémoire où les réminiscences, dans un raccourci d'époques passées, superposent l'Egypte aux ruines des jardins du XVIII[e]. Ainsi naissent mes lieux utopiques.
Pour un endroit donné, pour un moment donné, j'ai voulu construire à la manière d'un château de cartes mon propre paysage périssable.

Irmgard Sigg
15/3/1979

instituto de arte contemporánea

Adzak, Guillaumon, Erika Magdalinski, Irmgard Sigg
vous donnent rendez-vous
du 24 avril au 27 mai 1979, de 12 h à 19 h, sauf mardi
11, rue Berryer, 75008 Paris

Sigle : Michel Henri Viot.

instituto de arte contemporânea